

bruits de COOLISSES

NUMÉRO 72 septembre 2015





Edito

Bonjour,

La diffusion de la culture pour tout horizon, c'est le quotidien des diverses personnalités qui agrémentent ce Bruits de Coolisses. Qu'ils soient photographes, documentalistes ou coach acteurs, tous ont choisi cette voie si précieuse, si fragile qu'est la transmission de « Mère Culture », ô combien nécessaire dans le combat contre l'ignorance et l'obscurantisme toujours aux aguets. Merci à tous ces hommes et femmes, lisez-les, aimez-les et soutenez-les. Ils trouveront toujours en Coolisses un allié sincère et fidèle.

La particularité de ce Bruits de Coolisses n°72 est qu'il sera le premier à ne pas vous être adressé par La Poste. Cette décision, prise par le Conseil d'Administration, répond aux baisses de subvention qui ne nous permettent plus cet acheminement. Pour les amoureux du papier, et je sais que vous êtes encore nombreux, je vous invite à venir prendre un exemplaire dans nos locaux. Ce sera une belle occasion de se croiser et de partager une conversation. Bien entendu, la revue est toujours disponible et consultable sur notre site.

Je vous souhaite de profiter pleinement des couleurs et de la douceur que ne manquera pas de nous offrir l'Été Indien qui pointe son nez.

Amitié

Sallah Laddi



BRUITS DE COOLISSES

Directeur de la publication :

Sallah Laddi

Maquette :

Frédéric Krøl

Relecture et correction :

Alain Daroux

Tiré à 500 exemplaires
dépôt légal Préfecture N°488
N°ISSN : 1252-803X
SIRET : 40207071800026
APE : 5911C

ASSOCIATION COOLISSES
13, rue de l'Aimable Nanette
17000 LA ROCHELLE

05.46.41.88.99
coolisses@wanadoo.fr
www.coolisses.asso.fr

INFO

ESCALES DOCUMENTAIRES 15^{ème} FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOCUMENTAIRE DE CRÉATION DE LA ROCHELLE

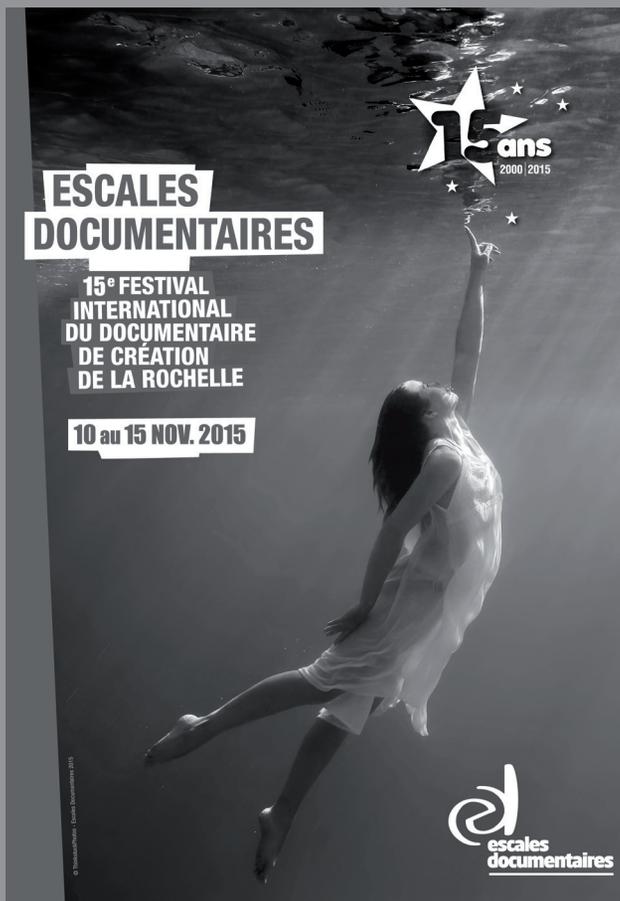
10 au 15 Novembre 2015
Entrée libre et participative

Le Festival fête ses 15 ans à l'automne prochain. Une édition anniversaire qui proposera un subtil mélange de réalisateurs confirmés et de jeunes documentaristes du monde entier pour promouvoir la création documentaire contemporaine.

Projections, débats, rencontres privilégiées, tables rondes... L'échange sera à l'honneur cette année !

Deux soirées plus festives seront programmées : une sélection de films représentatifs des précédentes éditions sera proposée lors de La Nuit des 15 ans au Carré Amelot, et une soirée Doc musical et concert clôturera la manifestation à La Sirène le 14 novembre.

escalesdocumentaires@wanadoo.fr // 05 46 42 34 16
www.escalesdocumentaires.org



INFO

Les Passeurs de souffle

La compagnie de théâtre amateur rochelaise propose pour la rentrée son atelier théâtre hebdomadaire.

Le lundi de 19 h à 22 h, à La Rochelle, salle des associations au Gabut.

Cet atelier fait intervenir un professionnel (auteur, comédien et conteur) : Raphaël Le Mauve

Axes de "travail" :

Le corps et le mouvement

La respiration et la voix

Aborder un texte

Créer et nourrir un personnage

Le groupe :

Création d'un spectacle au bout de l'année d'atelier en juin. Avoir fait du théâtre ou non avant n'a pas d'importance particulière, la bonne humeur et l'envie oui !

Renseignements : Danielle Lucas au 06 13 10 09 65

INFO



La Voix de l'Acteur

Des cours à la carte pour toutes les Voix !

Dès 13 euros*

Développer son potentiel de jeu & son imaginaire

Elargir ses capacités vocales posturales et respiratoires

Préciser son identité vocale

Répondre aux enjeux de production

Tous Les samedis à la Rochelle !

Retrouvez tous les tarifs sur le site
www.ca2l.net

*13 euros avec la carte 60h / 25 euros à l'unité



contact@ca2l.net
Tel: 0 970 460 980
www.ca2l.net

Siret: 81168904000010

Les Grands Ecrans de Stephan Zaubitzer

Rencontre avec Stephan Zaubitzer, auteur de photographies de salles de cinéma prises dans plusieurs pays : USA, Maroc, Inde, Brésil, Roumanie, etc. Son exposition, « Grands Écrans », a été inaugurée durant le Festival international du film de la Rochelle, à la Médiathèque Michel Crépeau et a duré tout l'été.



Cinéma Rio d'Alexandrie, Egypte

Stephan Zaubitzer est photographe depuis 1991. Douze ans plus tard, sa photographie rencontre le cinéma. Lauréat du World Press Photo 2004, nommé au prix Roger Pic de la SCAM pour son travail sur les salles de cinéma du monde, ce travail est régulièrement exposé en France et dans le monde. Ses archives sont distribuées par la coopérative Pictur tank.

Stefan, quel était l'origine de ce projet de photos sur les cinémas ?

J'étais bloqué à Ouagadougou en 2003, en attente d'un avion ; juste à côté de mon lieu de résidence il y avait une salle de cinéma en plein air et c'est là que tout a commencé. Ensuite, le projet a pris de l'ampleur, c'est-à-dire que chaque année, j'essaie de trouver des financements pour partir dans d'autres pays photographier les salles.

Quand vous partez dans un pays, votre objectif c'est de photographier des salles ou est-ce à l'occasion d'autres reportages que vous faites une incursion vers les salles ?

Au début, je fonctionnais beaucoup comme ça. A l'occasion d'un reportage, je restais deux ou trois jours supplémentaires, si c'était possible, pour photographier les salles. Maintenant, les voyages que je fais, sont principalement destinés à photographier les salles de cinéma de ce pays là. En plus, comme je suis passé à la chambre photographique et que c'est un matériel lourd, encombrant, c'est vrai

que c'est difficile de mélanger un autre type de reportage qui m'oblige à utiliser du matériel différent.

Travailler à la chambre, cela veut dire que votre objectif est de faire des expositions ? Le matériel photographique d'aujourd'hui permet de réaliser des grands formats.

En fait, si je travaille comme ça c'est plus dans un esprit philosophique. C'est une photographie qui prend plus de temps. On n'est pas du tout dans un rapport à l'instant comme on peut l'être sur un 24x36 argentique ou numérique. Et quand je fais un voyage d'un mois, je ne ramène qu'environ 200 photos, ce qui n'est rien par rapport à une production numérique. Mais j'aime ça. On prend le temps. C'est une véritable ascèse. C'est plus une démarche philosophique que de production. L'avantage, c'est que les bâtiments ne bougent pas. Je suis plus dans une position de cueillette : je cueille les bâtiments que je trouve. Je ne fais



pas d'effets photographiques dessus. Je suis dans une sorte d'accumulation, mais d'accumulation dans le temps.

Vous préparez à l'avance ces reportages ? Vous savez déjà qu'il existe telle ou telle salle en fonctionnement ou à l'abandon dans tel ou tel pays ?

Oui, il y a pas mal de passionnés de cinémas dans le monde, donc quand je sais que je vais partir dans un pays. J'ai maintenant un réseau assez important et je contacte des gens qui peuvent m'indiquer le parc de salles, leur état... Mais avant de partir, j'essaie de repérer via internet l'adresse des salles. Je me fais un dossier des situations avec Google Maps. C'est un travail qui mêle des outils modernes, contemporains, et anciens comme la chambre photographique.

Le choix des pays s'est fait comment ? Par exemple la Roumanie, c'est un choix qui ne paraît pas évident à priori.

Il y a certains pays dans lesquels je veux aller absolument. Je cherche des financements, et parfois des organisations me contactent pour que j'aille photographier les salles de tel ou tel pays. Ça s'est passé récemment au Maroc où je ne pensais pas aller et c'est l'Institut Français qui m'a proposé une résidence au Maroc. J'ai donc accepté parce que tout travail sur les salles rajoute de la valeur à mon travail sur le long terme. Ça s'est passé aussi récemment

pour le Brésil qui n'est pas à priori un endroit où j'aurai pensé aller pour les salles de cinéma même s'ils ont une cinématographie dynamique. Au Maroc, j'ai été heureusement surpris du nombre de salles qu'il y avait. J'ai fait les salles de six villes mais je trouve dommage de ne pas en avoir fait plus. Notamment des villes comme Agadir ou Rabat. Mais elles n'étaient pas dans le programme.

Votre objectif est de produire en même temps des livres, de compilation de vos photos comme celui que vous présentez sur le Maroc ?

Celui-là était lié à cette opération, soutenue par l'Institut Français. Ceci dit, c'est sûr qu'il va falloir que je m'attelle un jour à réaliser un ouvrage de compilation de mon travail sur les salles. Je ne voudrais pas faire un classement par pays mais réaliser un mélange. Que le livre soit le reflet d'une sorte de balade, de voyage dans les salles de cinéma du monde.

Combien de pays avez-vous photographié ?

Une quinzaine actuellement et là je cherche des financements pour repartir.

Quels pays en prévision ?

J'ai plein de pays en prévision mais c'est le financement qui déterminera le prochain pays. Actuellement, j'ai en cours notamment le Liban, l'Algérie, le Cambodge. J'aimerais bien aller en Iran aussi et puis en Russie.

Il y a une ou deux salles françaises dans l'exposition ?

Oui, ce sont des salles de la banlieue parisienne, en Seine Saint Denis. On ne voit pas le devant de la salle, noyée dans un centre commercial.

C'était quoi l'idée alors ?

L'idée c'était de montrer qu'il y a des salles de cinéma intéressantes à photographier en France. Mais pour l'instant, à part en Seine Saint Denis, je n'ai pas photographié d'autres salles.

Photographier les salles qui souvent ne sont plus actives pour le cinéma, est-ce par simple intérêt pour le sujet ou y a-t-il chez vous une part de nostalgie ? Je pense entre autres à cette belle salle en Angleterre qui ne sert plus qu'à abriter des jeux de bingo, par exemple.

C'est typique de l'Angleterre d'avoir transformé toutes ces grandes salles de cinéma en salles de bingo qui était devenu

une activité très rentable. Plus rentable que l'exploitation cinématographique. Mais ils n'ont pas touché aux décorations intérieures. Ce qui fait des photos assez intéressantes entre les gens âgés qui jouent au bingo et le décorum suranné de la salle. Alors est-ce qu'il y a de la nostalgie ? Oui je pense qu'il y a une sorte de nostalgie d'un cinéma perdu que je n'ai personnellement pas connu mais qui me touche. Et puis il y a aussi de ma part une certaine volonté de rendre hommage à ces espaces très particuliers de la ville. Souvent délaissés aujourd'hui avec la multiplication des écrans. Avant, on n'avait pas le choix : si on voulait voir un film il fallait aller au cinéma. Aujourd'hui, on a plein d'autres moyens de regarder les films. Hommage aux bâtiments aussi, parfois bien construits mais parfois très sommaires.

Dans l'exposition, on ne voit pas beaucoup de salles-monuments comme le grand Rex ou le Louxor à Paris : est-ce un choix ?

J'ai photographié pas mal de salles-monuments en Californie parce qu'il y en a encore beaucoup mais j'aime bien ce contraste avec les salles plus modestes. Même dans les petites salles, il y a toujours cette volonté de faire un petit décorum. D'écrire Cinéma d'une certaine façon, pour montrer qu'on entre dans un endroit de rêve. Les architectes se sont toujours posé la question du spectacle qui doit commencer dès le trottoir. C'est pour ça qu'aux Etats-Unis, il y a tant de néons, de choses qui accrochent l'œil. C'est le cas du Rex à Paris que l'on voit de loin. Il y a une volonté d'impressionner. C'est une invitation au rêve.



Est-ce que vous avez rencontré des difficultés particulières dans votre travail, techniques ou avec les populations locales ? Parce que vous allez parfois la nuit dans des quartiers qui n'ont pas l'air très accueillant.

Non, je n'ai pas eu de problèmes particuliers. Quelque fois, certains

propriétaires ne voulaient pas que je photographie leur salle ; mais en général je n'ai pas eu de problèmes. C'est un peu l'avantage de travailler à la chambre, les gens ne savent pas ce que vous faites. Ils sont curieux. C'est vrai que je suis terriblement fragile quand je suis seul avec l'appareil sur pied mais je n'ai jamais été confronté à la violence.



Y a-t-il des choses qui vous ont marqué durant ces voyages ?

En Inde par exemple, quand je déployais mon appareil, je provoquais un attroupement incroyable. Il y avait cinquante personnes autour de moi qui ne comprenaient pas ce que je faisais. J'étais obligé de leur demander de s'écartier pour pouvoir prendre ma photo. Je provoquais des attroupements dans les rues de Bombay ou de Delhi. Mais aucun problème, juste de la curiosité. Par ailleurs les propriétaires de salles sont hypersensibles, conscients de la fragilité de leur structure et ils sont très contents de voir apparaître quelqu'un comme moi qui s'intéresse à leur salle.

Vous avez rencontré beaucoup de directeurs de salles qui se lamentaient sur la disparition des salles ?

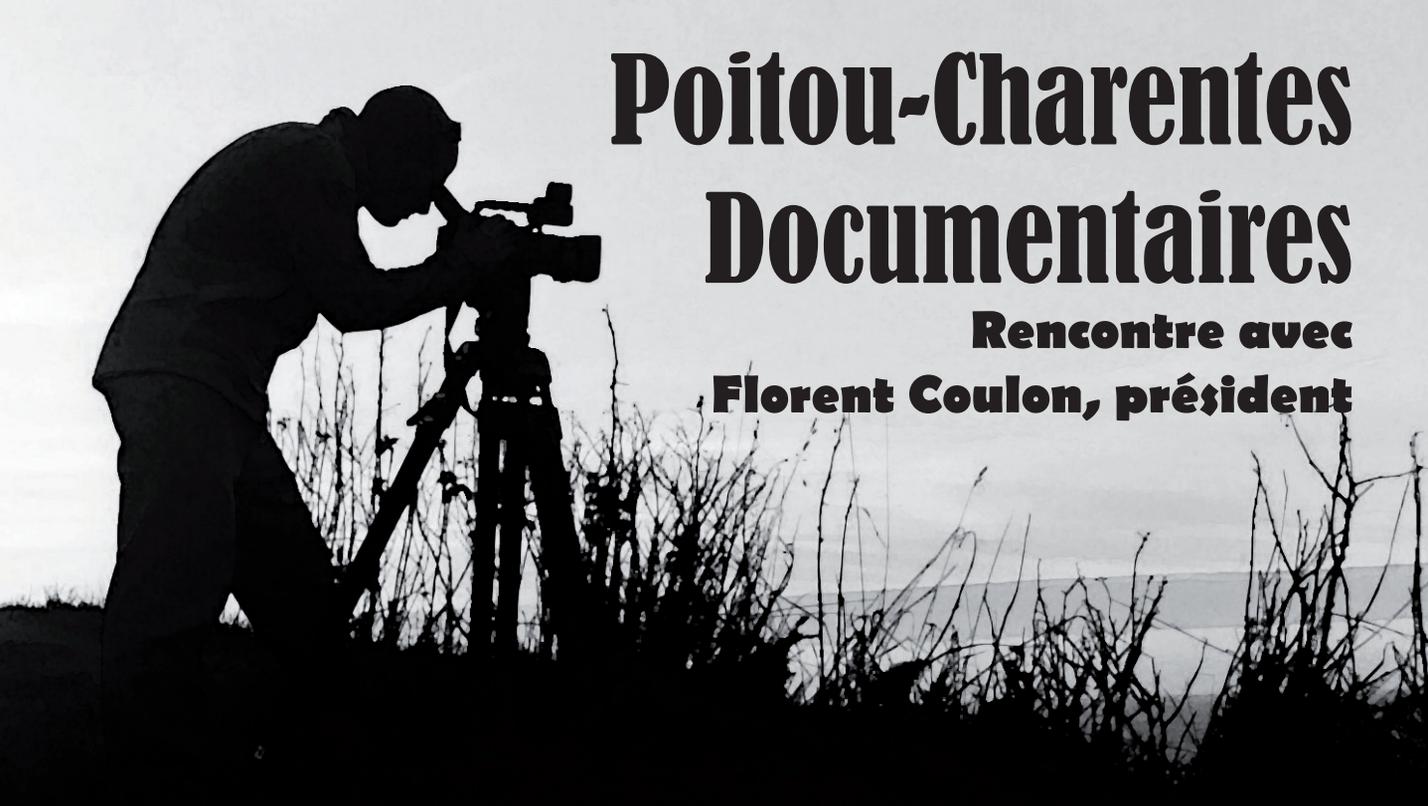
Oui bien sûr. C'est dans les gènes des directeurs d'établissements de se plaindre de la concurrence déloyale, du piratage... Mais j'ai vraiment rencontré des passionnés qui croient encore à leur métier et qui le défendent. Ceci dit, je ne suis pas exploitant de salle mais je pense que projeter un film ne suffit pas. Pour que la salle continue à vivre, il faut y apporter d'autres activités, organiser des rencontres, faire du cinéma un lieu social.

Propos recueillis
par Patrick Colin
La Rochelle, Juin 2015

Photos Stephan Zaubitzer
www.stephanzaubitzer.com

Poitou-Charentes Documentaires

Rencontre avec Florent Coulon, président



Président de Poitou-Charentes documentaires, Florent Coulon est d'abord un producteur de films documentaires ; il a fondé la société de production Vraivrai films en 2011. Installé en Saintonge, dans la commune de Marsac, l'idée de Florent était de travailler sur des coproductions internationales, notamment avec l'Afrique. L'idée aussi de travailler avec des jeunes auteurs en Poitou-Charentes et en Aquitaine. La ligne éditoriale est basée sur la production des premiers films d'auteurs avec un regard exigeant et engagé. Engagé avec des sujets de société ou des films de quête personnelle. Des films de questionnement sur le vivre ensemble à l'échelle locale ou mondiale. Et engagé aussi artistiquement, en essayant de faire une proposition originale qui soit une œuvre patrimoniale avant d'être un simple programme de télévision. Ce jeune producteur a été élu président de la toute nouvelle association Poitou-Charentes documentaires.

Quand et pourquoi a été créée l'association Poitou-Charentes documentaires ?

L'association Poitou-Charentes documentaires a été créée en janvier 2015 à l'initiative de quelques producteurs de la région. On a appelé tous les collègues pour organiser une assemblée constitutive. L'idée, c'est que nous partageons des démarches communes, nous produisons tous des documentaires dans notre région. Nous souhaitons être un interlocuteur privilégié de la Région Poitou-Charentes, notamment par rapport au fonds de soutien à l'audiovisuel mis en œuvre par la Région depuis une dizaine d'années. En fait, il s'agissait d'adopter des positions communes afin de permettre aux élus et aux techniciens des services de comprendre quelles sont nos contraintes, nos objectifs, nos envies, et de cet échange, adapter les règles et objectifs de la politique publique dans ce domaine, dans notre Région. Il faut bien comprendre que nous sommes dans une logique de projets et que les soutiens publics sont accordés pour la production d'une œuvre. Or, on constate que les élus et les techniciens des services se posent des questions en termes de retombées économiques pour la Région, des aides accordées. Surtout par rapport à la fiction pour le cinéma ou la télévision.

Le rôle du documentaire est assez différent de celui de la fiction. C'est un media qui permet de contribuer à la réflexion sur le

vivre ensemble et qui suscite le dialogue, le débat. C'est dans ce sens que l'on peut parler de documentaire engagé, parce qu'il est souvent fait par des citoyens avant d'être des artistes. Des gens qui se sentent concernés par des problèmes de société. Et puis nous avons une réforme territoriale en cours et donc une nouvelle grande Région – Aquitaine sans doute. Ce sera la Région la plus grande de France avec des identités différentes et avec une politique de soutien à l'audiovisuel qui sera réévaluée, repensée certainement pour l'année 2017. Donc, pour nous, c'était une bonne occasion pour que les producteurs de Poitou-Charentes et toute la filière documentaire soit des acteurs avec qui compter pour participer à la réflexion, aux propositions et au dialogue avec les élus.

Il y a des différences importantes entre les Régions qui doivent composer la nouvelle grande Région ?

Dans la Région Aquitaine actuelle, le modèle est différent, avec une politique assez forte, essayant d'attirer de nouveaux entrants, avec toute une batterie de subventions adaptées à différents types de projets. Par ailleurs, c'est une association indépendante qui gère l'instruction des dossiers. Elle a des commissions avec des experts mais beaucoup moins nombreux que chez nous, avec seulement trois personnes. Voilà, des choix intéressants mais différents de ceux de Poitou-Charentes.

Donc, il nous semblait important d'être armés pour défendre le documentaire car notre Région était plus identifiée par le pôle dessin animé d'Angoulême. Il fallait montrer que le documentaire existait aussi, notamment avec le CREADOC de Poitiers, premier master de documentaire en France.

Qui est à l'initiative de ce projet ?

Disons que j'ai pas mal tiré ce projet. Et d'autres producteurs avec moi, à savoir Didier Roten de Anekdotia Productions à La Rochelle, Romain Lardeau de Réel Factory et François Perrier de Campus films à Poitiers. L'association regroupe actuellement une vingtaine de structures, sociétés de production ou indépendants de la Région. On ne regroupe pas la totalité des sociétés qui font du documentaire mais nous sommes tout jeune et tout cela prend un peu de temps. On cherche à réunir le plus de monde possible. Le fonds d'aide a maintenant dix ans et il n'y a pas d'association professionnelle générale comme ça peut être le cas en Bretagne. Mon positionnement, c'était de dire, je peux être moteur, j'essaie de trouver une synergie autour des producteurs de documentaires. L'idéal serait d'avoir une association de tous les intervenants en audiovisuel sur la Région, comme cela existe déjà en Aquitaine. Déjà ce que l'on fait est un premier pas pour être entendu.

Mais c'est vrai que la fiction, le téléfilm, les séries, les jeux vidéo, même le webdoc, ce n'est pas la même chose que le film documentaire. On a des réalités qui sont assez différentes et je pense qu'il est important d'adapter les dispositifs aussi en termes de genre. Et puis sur cette nouvelle grande Région, je pense qu'il faudra veiller à équilibrer les territoires. Donc nous conserverons notre association tant qu'elle restera pertinente dans cette optique.

Mais il y a quand même beaucoup de choses en commun entre ces différents catégories de producteurs : des intermittents du spectacle, une législation générale qui est la même, un CNC commun, même s'il existe des réglementations différentes en fonction des disciplines... Alors quels sont les grosses différences ?

Je pense que ce n'est pas tout à fait vrai que la législation est la même pour tous. Entre cinéma et audiovisuel c'est différent, les systèmes de financement sont différents : pour le COSIP, on a une commission documentaire spécifique depuis cette année. Et c'était bien parce qu'en France, le documentaire est très fort, on a une vraie compétence dans ce secteur avec une production très importante. C'est vrai qu'on a pas mal de choses en commun. Et puis surtout, il y a pas mal de producteurs qui font à la fois de la fiction ou de l'animation et du documentaire.

L'option d'une grande association au niveau de la future grande Région est-ce soutenable ?

Je suis un peu partagé pour l'instant. Il pourrait y avoir une structure unique pour l'instruction générale des dossiers mais avec des bureaux locaux qui pourraient être les interlocuteurs privilégiés des producteurs, réalisateurs, etc. Parce qu'on ne va pas tous aller à Bordeaux systématiquement. Il est certain que Bordeaux est la plus grosse ville du coin, qu'on trouve là le plus grand nombre de productions, d'industries... mais il reste important de conserver un certain équilibre en termes de territoire. Mais tout ça ne va pas être facile à mettre en place. On a toutes sortes de problèmes à résoudre. Tenez par exemple en ce qui concerne l'éthique. On a un secteur qui se situe entre

art et industrie. Alors, est-ce qu'on fait clairement le choix de la création ou de l'économie ? Pour l'instant, on trouve des exemples de l'une ou l'autre option dans les Régions. Il faudra faire ces choix difficiles en s'inspirant des expériences des uns et des autres. Il faudra profiter de cette fusion des Régions pour inventer des nouvelles façons de fonctionner... surtout que les différentes Régions qui se rapprochent maintenant n'avaient pas fait les mêmes choix jusqu'alors.

Il faut se souvenir que certains fonds de soutien ont été créés d'abord pour être un bureau des tournages destiné à attirer des tournages dans nos Régions afin de les mettre en valeur. C'est évident qu'en Région littorale c'est intéressant pour le tourisme mais il n'est pas dit qu'en Région Limousin par exemple, il en aille de même. Mais en documentaire, c'est une politique différente qui doit être menée. L'enjeu n'est pas le même.

C'est vrai que l'on peut se demander quel intérêt a la Région de financer un film tourné en dehors de son territoire, en Afrique ou ailleurs ? Certes la structure de production est sur le territoire qui aide mais même en termes d'emploi on peut se poser la question car il est souvent beaucoup plus intéressant de recruter des équipes sur les lieux de tournage plutôt que d'en faire venir de la Région.

C'est pour cela que la politique de subvention vient d'être redéfinie en Poitou-Charentes. Maintenant, 100 % de l'aide doit-être dépensée sur le territoire. Certaines régions demandent que 200 à 300 % de la subvention soient dépensés sur le territoire. Mais c'est vrai que l'on peut se poser la question de l'intérêt pour la Région. Je pense que soutenir des projets qui sont tournés ailleurs, voire à l'international, c'est aussi valoriser notre territoire à l'étranger. Passer directement des territoires à l'international sans passer par Paris, c'est très valorisant pour le territoire. Cela rejoint la réflexion sur le fait de faire travailler des techniciens sur les tournages de fictions que la Région aide, sans jamais recruter localement les chefs de poste. La Région pourrait exiger qu'il y ait au moins 50 % de chefs de poste de la région sur le tournage, par exemple.

D'une façon générale, je pense qu'on peut travailler en Région et produire à l'international. Les réformes successives vont dans le sens des Régions qui auront de plus en plus de poids. C'est aussi l'une des raisons qui nous a poussés à créer cette association.

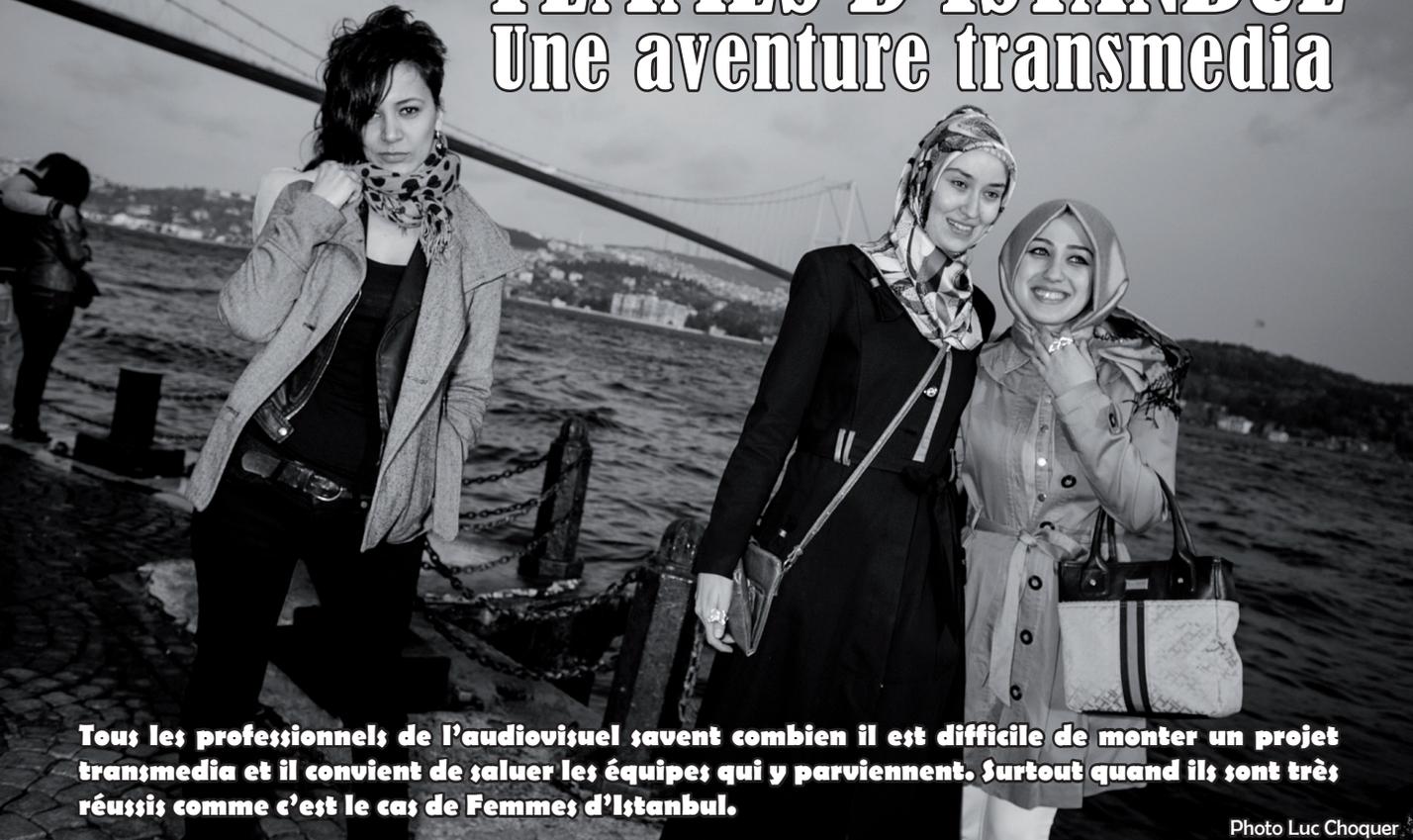


Florent Coulon

Propos recueillis
par Patrick Colin
La Rochelle juin 2015

FEMMES D'ISTANBUL

Une aventure transmedia



Tous les professionnels de l'audiovisuel savent combien il est difficile de monter un projet transmedia et il convient de saluer les équipes qui y parviennent. Surtout quand ils sont très réussis comme c'est le cas de Femmes d'Istanbul.

Photo Luc Choquer

L'aventure réunit le producteur Didier Roten (Anekdotia productions), l'informaticien Alain Hénisse (AM Créations), l'agence Ubi Dreams et le photographe Luc Choquer. L'idée de réaliser un webdoc prend corps lorsque le producteur rencontre le photographe. Didier Roten prépare un documentaire à Istanbul, "Le mystère des désenchantées" et Luc Choquer travaille sur son projet de photos de femmes d'Istanbul. Plusieurs projets vont donc s'articuler pour aboutir à la création du webdoc et d'une exposition interactive. Entretien avec Didier Roten et Alain Hénisse.

Bruits de Couloirs : A l'origine de ce projet de transmédia, il y a un docu-fiction, "Le mystère des désenchantées", qui relate un épisode de la vie de Pierre Loti. Comment est née cette idée ?

Didier Roten : Tout est parti d'un premier film qu'on a fait sur la vie de Pierre Loti. Premier film qui a lui-même une histoire, puisqu'en tant que producteur rochelais, je connaissais Pierre Loti bien sûr, mais ce n'était pas quelqu'un qui m'intéressait tellement. Cependant, j'avais fait pas mal de films sur l'abolition de l'esclavage pour RFO qui voulait continuer à travailler avec nous. C'est là qu'en surfant sur le net, j'apprends que la statue de Pierre Loti à Papeete avait été vandalisée. Ce n'était qu'un fait divers mais à partir de là ça

m'a semblé très intéressant d'enquêter, de savoir pourquoi cette statue avait été vandalisée. Est-ce que c'était un acte politique anticolonialiste ou simplement un fait divers banal d'une fin de soirée arrosée comme il y en a beaucoup à Tahiti ? En fait, c'était juste un fait divers : la statue avait été vandalisée un soir de grosse beuverie. C'était une statue très aimée des gens, même si les gens là-bas ne connaissaient pas forcément la vie de Pierre Loti.

Donc on a raconté sa vie. On est parti à Rochefort, puis en Polynésie puisque la carrière de Loti en tant qu'écrivain démarre là-bas et se poursuit en Turquie. On a travaillé pour ce premier film avec un des meilleurs connaisseurs de Pierre Loti, son biographe quasi officiel Alain

Quella-Villéger, professeur d'histoire à Poitiers. De son côté, il travaillait durant cette période sur un autre livre qui s'appelait *Evadées du harem*. Une histoire assez incroyable de féminisme à la fin de l'empire ottoman. C'est un épisode dans la vie de Pierre Loti qui avait eu lieu quand il avait une cinquantaine d'années et qu'il avait été nommé à Istanbul à un poste diplomatique en tant qu'officier de marine. Il connaissait Istanbul parce qu'il était venu durant sa jeunesse. Il avait eu une histoire d'amour avec une femme turque, Aziyadé et quand il est revenu en 1904 à Istanbul, il était très connu. C'est un peu comme si Georges Clooney débarquait aujourd'hui à La Pallice ! Il était connu surtout des femmes qui s'identifiaient à Aziyadé. Une histoire d'amour entre un occidental et une femme turque c'était complètement improbable, voire complètement interdit, voire risqué. On risquait la mort pour ça, tout simplement.

Donc, quand Loti revient en Turquie, il y a des femmes, des bourgeoises plutôt, qui apprennent la nouvelle et, comme elles s'ennuient, elles ont l'idée de mettre un peu de piment dans leur vie et d'essayer de rencontrer l'écrivain. En fait, l'une d'elles lui avait déjà écrit quelques années auparavant. Pierre Loti reçoit une lettre de ces femmes.

Au début, il sent la supercherie, il ne veut pas y aller mais en fait, il n'arrive pas à résister à ce rendez-vous et là, il rencontre trois femmes voilées. C'est le début des "Désenchantées". Ces trois femmes vont se lier d'amitié avec lui et lui demander d'écrire un livre en faveur de l'émancipation des femmes turques. Pierre Loti résiste, c'est un conservateur. Il aime bien le sultan, il aime bien le mode de vie des turcs tel qu'il est et il a un statut officiel qui le bride. Il a beaucoup d'amis autour du sultan, alors il se dit « ce n'est pas à moi d'écrire ce livre. Pourquoi me demandez ça à moi alors que parmi vos oppresseurs, j'ai beaucoup d'amis ? ». Malgré tout, il est touché par ces femmes et il va accéder à leur demande. Il écrit ce livre, "Les désenchantées" qui est basé sur les lettres qu'il reçoit de ces femmes. Le livre aura pas mal de succès.

A la mort de Pierre Loti, un petit livre paraît qui s'appelle Le secret des désenchantées écrit par une femme qui signe du nom, masculin, de Marc Hély. Elle y révèle qu'elle est en fait française et qu'elle est l'une des trois désenchantées. Par contre, c'est une journaliste féministe qui a mystifié Pierre Loti parce qu'elle s'est fait passer pour turque. Ses amies turques, elles, étaient filles d'un ministre du sultan, franco-turques si on remonte à plusieurs générations. Ces deux autres femmes, les sœurs Nouri Bey, vont s'évader d'Istanbul en 1906, au moment de la parution du roman de Pierre Loti. L'idée est donc venue de faire un film sur cet épisode précis. D'autre part, l'actualité d'aujourd'hui sur les femmes turques est très présente. Ceci permet d'avoir un certain recul sur l'histoire de la condition des femmes en Turquie et de rebondir sur aujourd'hui avec cette même thématique. Et puis, nous avons rencontré le photographe Luc Choquer qui lui travaillait sur les femmes d'Istanbul aujourd'hui.



Pierre Loti

Comment s'est faite la rencontre avec Luc Choquer ?

Didier Roten : A l'occasion d'un WebTV Festival, par l'intermédiaire d'un ami commun. Luc l'avait chargé de repérer si quelque chose se préparait en télévision autour du thème des femmes d'Istanbul, avec l'idée d'en faire quelque chose

Deux ou trois choses sur Anekdoti, par son gérant, Didier Roten

Anekdoti a d'autres projets transmédia en prévision ?

Non pas de projet transmédia pour l'instant mais des projets de documentaires classiques. Un projet avec une réalisatrice, Cécile Tessier-Gendreau, sur les gens du voyage qui est en cours de tournage. Un film avec Sallah LADDI que l'on est en train de développer, sur l'argent du FLN et un autre projet sur la présence des américains dans les années 50, la guerre froide, etc.

Combien de films produit Anekdoti annuellement ?

Ca dépend des années mais ça va de un à trois par an. Je travaille seul comme permanent et bien sûr avec des intermittents dès qu'une production démarre. On est équipé en AVID, on a deux caméras.

Des envies de grossir la structure ?

La situation économique en général, et celle de l'audiovisuel en particulier, est assez fragile. L'exemple récent à La Rochelle d'une société qui vient d'arrêter nous pousse à la prudence. Donc personnellement, je préfère aller à un rythme qui me convient parfaitement, c'est-à-dire ne pas faire ce que je n'ai pas envie de faire. Les projets que je soutiens sont des projets qui me tiennent à cœur,

dans lesquels je m'implique aussi, même si je n'en suis pas l'auteur. Je m'implique comme l'école ancienne des producteurs. Je fais tout pour que le film soit réussi. Après, si on voulait agrandir la machine, il faudrait nourrir son fonctionnement mais ce n'est pas mon but. Mon but c'est de créer des valeurs avec les films que je produis.

L'agrandissement de la Région va changer quelque chose pour Anekdoti ?

On ne sait pas trop mais on est une douzaine de producteurs à avoir créé l'association Poitou-Charentes documentaires dans le but d'avoir un rôle à jouer dans la future Région. Démarche nécessaire pour affirmer notre place, notre personnalité en tant que producteurs picto-charentais... même si on produit des films qui n'ont rien à voir avec le territoire. En fait, l'idée c'est qu'on ait des producteurs implantés ici et que c'est important qu'il y en ait, avec du matériel, une expérience... pour faire vivre ce tissu local. Il faut qu'il reste ici des professionnels. Des réalisateurs, des monteurs, des cameramen...

Mais que penser d'une Région qui subventionne des films qui n'ont pas de lien direct avec la Région, comme Le mystère des désenchantées par exemple ?

Pour celui-ci, le lien c'est Pierre Loti bien sûr. D'ailleurs, on a présenté ce film dans la salle Pierre Loti de la Maison

Poitou-Charentes à Poitiers. En effet, je pense que c'est cohérent qu'on garde ce lien avec la Région. Ceci dit, on fait des films qui n'avaient pas de lien avec la Région et on ne lui demande pas forcément un soutien dans ce cas là. Je pense à la série de films qui se passent à Tahiti, dont un qui a eu le prix du Festival International du film documentaire océanien en 2014 et qui n'a bénéficié d'aucune aide. Il aurait pu parce que le montage s'est fait ici. Dans la mesure où le film fait travailler des gens de la Région, cela permet de maintenir des emplois localement. Les gens qui travaillent ici contribuent à l'économie locale.

Cependant, le secteur de l'audiovisuel ne représente pas grand-chose en terme économique.

Je ne pense pas, parce qu'il y a aussi le côté patrimoine immatériel. Les choses qu'on fait sur la mémoire, sur une partie de l'histoire de la Région. Ça rentre dans le circuit culturel mais c'est de l'économie aussi. L'an dernier, on a produit deux docu-fictiones donc on a fait un nombre important de fiches de paye ; on tourne ici, dans des décors d'ici, on déjeune dans des restaurants, on fait des déplacements, donc il y a une résonance économique importante. Ça fait à peu près deux fois 150.000 € de budget dépensé dans la Région, or la Région ne donne qu'environ 20.000 €. L'intérêt économique est là pour la Région.

d'interactif. C'est Alain Hénisse qui a eu le premier contact et nous avons tous très vite discuté pour monter ce projet. On a tout de suite vu qu'il y avait des points communs entre nous.

Quand naît ce projet, Didier Roten et vous êtes déjà de vieux complices.

Alain Hénisse : Didier et moi, on s'est rencontrés dans le cadre de l'association "Medias et Numérique", on discutait souvent de nos projets respectifs et il réfléchissait sur l'idée de porter son projet Le mystère des désenchantées au-delà du documentaire. En discutant, de fil en aiguille, le projet a mûri et il a pas

mal évolué. // Didier Roten : Je réfléchis depuis longtemps sur le documentaire de création. En 2000, j'ai créé le festival des Escales Documentaires et quand le webdoc est apparu il m'a semblé qu'il y avait là quelque chose à explorer. Et donc, avec cette histoire-là, où il y avait plein de tiroirs, je me suis dit qu'il y avait certainement une bonne matière pour en tirer un dispositif transmedia. Mais sans savoir à l'époque comment le prendre et comment assembler les morceaux. C'est là qu'on s'est rencontré avec Alain Hénisse d'AM Créations et qu'on a engagé ce projet avec la société Ubidreams sur une voie transmedia. L'idée était que

La société AM créations, par son co-gérant, Alain Hénisse

Quand a débuté la société AM créations ?

En 2008, avec Mathieu René, on était salarié chez Delphi et on a décidé de créer une société qu'on a finalement lancée en 2009. On a donc commencé à deux, dans une cave. On a eu vite un premier contrat et on a embauché une première personne et puis de fil en aiguille on se retrouve aujourd'hui à huit postes en tout dans la société.

Cela vous a contraint d'acheter beaucoup de matériel ?

Oui mais ce n'est pas du matériel très coûteux si on compare au matériel audiovisuel. En plus on ne fait pas de graphismes directement, donc cela évite des machines plus chères. On travaille avec des graphistes extérieurs notamment le studio Gaïa basé à Châtelailon. En gros, un poste équipé c'est environ 1500 € en matériel plus un peu de licence. Mais comme on est partenaire de Microsoft tout ce qui est licence de développement pour les outils qu'on utilise, ne nous coûte que dans les

1000 ou 1500 € à l'année pour l'ensemble des licences. Alors que normalement c'est le prix d'une licence seulement.

Donc ici vous ne faites que du développement ?

Pratiquement oui. Notre cœur de métier c'est du développement d'applicatifs métier sur mesure au sens large, c'est-à-dire développement de logiciels sur mesure et plus particulièrement des applicatifs qui vont faire des structurations de systèmes d'informations. Tout ce qui va favoriser la dématérialisation d'échanges, la transformation digitale des entreprises.

Quel est votre clientèle ?

C'est assez varié. Au départ plutôt TPE, petite PME et aujourd'hui on est plutôt dans des grands comptes et grosses PME parce que ce sont surtout ces entreprises qui ont des besoins et les moyens. On travaille beaucoup à Paris, à Nantes ; Bordeaux et Marseille, un peu.

Quand la société a grossi, vous n'avez pas eu l'idée d'aller vous installer en région parisienne ?

Non, on était ici, on n'avait

pas de raisons de changer. On est dans un monde dématérialisé. On prône la dématérialisation donc on aurait mauvaise grâce à ne pas respecter ce qu'on fait tous les jours. Il y a les visioconférences, le téléphone, les mails... On croit aussi beaucoup aux contacts humains, aussi on va régulièrement voir nos clients car malgré tout rien ne remplace l'échange autour d'une table avec des croquis : l'émulation physique.



Des projets d'agrandissement ?

Pour l'instant on met un pied devant l'autre. On avance quand on voit un chemin qui se dessine. Et on avance prudemment. On embauche quand on est sûr de pouvoir financer le ou les nouveaux postes. Tous les salariés sont en CDI mais chaque jour est un pari sur l'avenir. Difficile de savoir où on en sera dans deux ans.

moi je me chargerais de la partie film, puisque c'est mon métier et que la partie transmedia on la ferait en commun. On a exploré plein de pistes et on a fini par trouver des solutions simples. On a obtenu des aides aussi pour concrétiser ce projet. L'idée retenue, c'est que tout ça devait rester dans le monde du réel et le projet photo de Luc rentrait bien en résonance avec l'idée du film. C'est amusant de voir que dans le dossier du film, on avait des photos des sœurs Nouri Bey ; si on regarde certaines photos de femmes d'aujourd'hui prises par Luc, on pourrait presque les juxtaposer. On pourrait retrouver les sœurs Nouri Bey aujourd'hui dans un café d'Istanbul. D'ailleurs, on peut le constater sur le site dédié (<http://www.femmes-istanbul.net/>). Donc, à un moment, on est parti ensemble à Istanbul. Luc faisait un repérage pour ses photos, moi j'avais pris en charge l'organisation de tout ça et je faisais aussi les premières prises de vues.

A cette époque, y avait-il une chaîne dans le coup ?

Didier Roten : Non. Il n'y avait pas de budget et ce n'était pas très confortable. On avait eu une aide à l'écriture et au développement, et on avait été lauréat du Prix MooviN. Tout ça faisait une base pour démarrer. Mais cela restait trop juste pour une vraie production. Parallèlement, on était en train de signer avec la chaîne Histoire et France 3 Poitou-Charentes.

Quel a été le financement finalement ?

Alain Hénisse : Toute la partie doc est à part, avec un financement traditionnel, CNC, Région, etc. Pour la partie webdoc, on s'est appuyé sur une aide à l'écriture de la Région et puis on a eu le prix MooviN qui récompense des projets transmédia. Le prix était de 10 000 €. Le prix MooviN est financé par la CDA, mais toute la mise en place s'est faite via Medias et Numérique qui s'est refondé depuis quelques mois en Digital Bay et qui regroupe tout ce qui est technologie numérique.

Dans ce premier tournage, vous aviez déjà l'idée de faire des portraits de femmes ?

Didier Roten : Tout à fait. On a fait des interviews sur la base d'un questionnaire proustien, du genre « Quel est le dernier rêve dont vous vous souvenez », jusqu'aux opinions politiques, la croyance, etc. Cela permet de sentir la vie des gens. Ensuite, on rencontre ces femmes, on les interviewe et à la fin Luc les prend en photo tout en les connaissant déjà mieux, ce qui donne à la photo quelque chose de plus percutant souvent. Ça ne marche pas à tous les coups mais cela permet d'être plus proche de l'autre et cela permet aussi, au moment de l'exposition, de restituer l'interview. Chaque portrait comporte donc la photo et l'interview.

Donc cela devient une exposition et un webdoc.

Didier Roten : Tout à fait. Le webdoc est quelque chose de simple : des portraits de femmes. On peut accéder aux portraits photo par photo, mais aussi par thématique : patriotisme, religion, etc.

Comment se raccroche le documentaire à l'ensemble du projet ?

Didier Roten : Ce sont des choses complémentaires en fait. C'est un peu ce que je retire de cette expérience de transmédia, c'est qu'il faut faire des choses complémentaires. Ça se raccroche d'une certaine façon en donnant un passé aux femmes turques d'aujourd'hui. L'idée, c'est aussi qu'il y ait des extraits du film sur le site. On a aussi pas mal de matière liée à des spécialistes qui interviennent dans le film mais qui sont très limités au niveau du temps ; donc, sur le site, on peut mettre des interviews beaucoup plus longues, sur l'histoire de l'empire ottoman, sur l'évolution de la condition féminine dans les pays musulmans, sur ce qui se passe aujourd'hui dans ces pays là...

Sur le plan technique, qu'en est-il du dispositif de l'exposition et d'abord, comment s'appelle ce dispositif ?

Alain Hénisse : C'est le webdoc. En fait, c'est un processus transmédia. On a le webdoc à proprement parlé, consultable sur le web, mais ce qu'on a exposé sous forme d'exposition photos en marge du Sunny Side, en juin 2015, fait partie

du webdoc. Cette partie là est liée à la mobilité, éventuellement à de la réalité augmentée. Ce qu'on a présenté au Musée Maritime consiste à scanner un QR code et cela donne accès à de l'information, aux interviews des femmes photographiées en l'occurrence. On y accède soit sur son propre portable, soit par une projection sur un écran, soit encore en réalité augmentée où là on va pouvoir, en passant le téléphone ou la tablette devant un portrait, déclencher le film en surimpression de la photo. Mais ça pourrait être aussi en passant devant le portrait que le téléphone ou la tablette reconnaît. Ce qu'on appelle de la reconnaissance visuelle.

Comment ça marche cette reconnaissance visuelle ?

Alain Hénisse : J'ai l'image originale, lorsque le logiciel, que l'on a téléchargé sur son smartphone ou sa tablette, trouve cette même image, cela déclenche le film ou la bande son ou encore, du texte. Là, au lieu de mettre le QR code en tant que signal, on met l'image recherchée.

Mais, ce n'est pas un peu plus compliqué de faire correspondre point pour point une image que l'on doit bien cadrer pour qu'elle coïncide avec celle du logiciel ?

Alain Hénisse : Effectivement, il y a toute une partie où on va redresser l'image. Il y a tout un travail d'algorithme à mettre en place.

Ce programme de reconnaissance visuelle a un nom particulier ?

Alain Hénisse : Non, c'est quelque chose qu'on développe au coup par coup. Ceci dit, aujourd'hui, ce dont on parle n'est pas encore développé. La reconnaissance d'images existe mais



Alain Hénisse



Didier Roten et Luc Choquer, à Istanbul

nous, on a un travail de développement en cours. Actuellement, on travaille avec l'université de La Rochelle pour une application dans le domaine de la numismatique. Mais c'est le même principe que pour les portraits, que l'on pourra transposer.

Donc, ce qui était exposé au Musée de la Marine au mois de juin, était basé essentiellement sur des QR code ?

Alain Hénisse : Absolument. C'était une version simplifiée. On l'a faite de cette façon pour des raisons de temps et de coûts de développement.

Où en est le projet des Femmes d'Istanbul ? Tout est déjà en ligne ?

Didier Roten : Il y a déjà beaucoup de matière en ligne mais on va la doubler en fait. Là, il y a actuellement quatre portraits mais on veut arriver à une dizaine. Et on va aussi doubler la quantité d'entretiens de spécialistes.

En ce qui concerne le documentaire "Le mystère des désenchantées", votre projet c'est de l'intégrer au webdoc une fois qu'il sera « amorti » en diffusion télé ou au moins envisagez-vous d'en diffuser de larges extraits ?

Didier Roten : Tout à fait, c'est l'idée. On aura un lien avec des extraits du film. Voilà donc l'idée, avec une résonance aussi sur un travail en direction des salles d'exposition. Et nous allons reprendre le travail sur l'interactivité avec Alain pour la rendre encore plus efficace et plus cohérente.

Vous avez en projet de faire tourner l'exposition ?

Didier Roten : Oui, elle est déjà prévue au Carré Amélot de La Rochelle qui a acheté l'expo à Luc. Nous, Anekdotia, on ne facture rien car dans ce type d'économie, les choses ne pourraient pas se faire sinon. C'est ce qui se passe en général avec ce genre d'institutions : on invite le photographe, on le défraye et on le rémunère un peu. Les budgets sont très serrés. Par ailleurs, on va essayer d'avoir d'autres salles d'exposition, à Paris peut-être, pour pouvoir exposer devant un plus large public. Il doit y avoir aussi l'édition d'un livre.

On sait que l'économie du webdoc n'est pas encore bien structurée, c'est le moins que l'on puisse dire... pour ce projet la chaîne a participé ?

Didier Roten : Non. La chaîne a juste acheté le film. Pour tout ce qui est du webdoc ils n'ont pas participé. Mais suite à l'exposition au Musée Maritime, ils sont ouverts à quelque chose. On ne sait pas encore quoi. C'est vraiment un domaine nouveau c'est pour ça qu'on avance un peu à tâtons. Beaucoup ont tenté de vendre un webdoc à une chaîne mais c'est complètement fermé pour l'instant. Il n'y a pas de budget sauf un peu pour les nouvelles écritures de France Télévisions et chez Arte Interactif qui produisent quelques webdocs. Mais dans les autres chaînes, il n'existe rien. À France Télévisions, France 3 n'a pas cette culture. Mais ils s'ouvrent à ça petit à petit...

Propos recueillis par Jeanne DUBUCH



ESCALES DOCUMENTAIRES

**15^e FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU DOCUMENTAIRE
DE CRÉATION
DE LA ROCHELLE**

10 au 15 NOV. 2015

